

Le blues de l'errance *Stranger Than Paradise*

Hélène Vanier

Numéro 24, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanier, H. (1985). Compte rendu de [Le blues de l'errance / *Stranger Than Paradise*]. *24 images*, (24), 30–30.

STRANGER THAN PARADISE

Le blues de l'errance

Hélène Vanier

Jim Jarmush, ce jeune cinéaste Américain, promet: aucun doute là-dessus. Son dernier film lui a valu, entre autre récompense, le Léopard d'Or du Festival des Films de Locarno en 1984, pour le meilleur film et la Caméra d'Or, pour le meilleur nouveau réalisateur, à Cannes, la même année. Sa pratique le range parmi les rares cinéastes américains qui tentent une recherche formelle, elle tient du compromis entre l'expérimental, (l'abrasif en moins), et le commercial, (l'intelligence et la sensibilité en plus). Heureux compromis

Eva débarque. Sa Hongrie natale, elle vient de la balancer dans l'Atlantique, par le hublot. C'est un New York gris et froid qui l'accueille, pas tout à fait la terre promise. Willie attend. Sa Hongrie natale, il y a longtemps qu'il préfère ne plus y penser. Il attend Eva, sa cousine, visiblement contrarié.

Les retrouvailles se font sans grand enthousiasme; la perspective de dix jours de vie commune n'emballer ni l'un ni l'autre. Qu'importe, Eva aura vite fait de s'envoler vers Cleveland, où une tante, sans doute plus attentionnée, l'hébergera.

C'est dans l'atmosphère du New York des bas-fonds qu'Eva s'initie, impassible, au fait américain: TV dinner, football, slang, rien ne lui est épargné.

Sa période de probation terminée, Eva quitte ce cher Willie, sans l'ombre d'un regret. Celui-ci l'oubliera aussitôt pour reprendre le cours normal de ses activités. Entre la télé et le sommeil: le jeu, — les cartes et les courses de préférences —, seule occupation qui vaille.

Un de ces bons matins, après quelque filouterie au poker, Willie et son fidèle compagnon Eddie décident de rejoindre Eva à Cleveland, question de changer d'air. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les États passent et se ressemblent... Cleveland: next exit. Eva est ravie.

Le temps venu de rentrer au bercail, nos deux compères louchent du côté de la Floride. À l'aventure comme à l'aventure. Cette fois, Eva est de la partie. Les États passent et se ressemblent... Florida: next exit. Ensemble, ils se laissent porter par les événements, sans trop protester, jusqu'à ce qu'un *lapsus cornu* ne vienne les séparer.

Dire de *Stranger than Paradise* qu'il traite de l'intégration sociale des immigrants Hongrois et de leur réalité quotidienne, ne ferait qu'en donner une idée partielle. *Stranger than Paradise*, c'est avant tout un film sur l'errance. La douce errance.

Alors que Wenders parle d'errance-quête, d'errance-désespoir, d'errance-dérèglement, Jarmush raconte l'errance-tout-court. Pas question de dérèglement, de quête, encore moins de désespoir. Eva et Willie vaguent pénardement. Ils personnifient la vacuité la plus stricte, déconnectés qu'ils sont de leur passé, du monde aussi; dépourvus qu'ils sont de toute ambition, de tout projet. À preuve, ils vivent l'acculturation en douceur et le déracinement sans douleur.

Pour Eva et Willie, seul le quotidien fait sens; un quotidien régi par les caprices du hasard.

Stranger than Paradise, c'est l'errance au quotidien et c'est aussi l'Amérique. L'autre Amérique; pas l'Amérique glamour des super-productions-made-in-USA, l'Amérique démaquillée, celle des stands à hot dogs, des films de karaté, des cartiers industriels, celle

des paysages démesurément plats. L'Amérique de l'indifférence et de la désillusion tranquille.

Le nouveau monde d'Eva et de Willie, ce n'est pas le pays de tous les possibles, mais quelque chose de plus étrange: l'Amérique toute nue.

Jarmush nous livre ainsi un regard perçant, une vision toute européenne du nouveau monde et il le fait en parlant un langage cinématographique des plus attachant. Si le film ne se laisse par d'emblée aimer, surtout à cause du noir et blanc de l'image, du statisme de la caméra et de la crudité de la mise en scène, il gagne à coup sûr le plus récalcitrant des spectateurs. Cela tient sans doute à quelque alchimie mystérieuse.

En fait, pas si mystérieuse que ça; cette utilisation minimaliste des éléments cinématographiques, rend transparente la structure du film pour laisser apparaître le propos dans toute sa force. La caméra y est aussi pour quelque chose, elle semble respirer les images, pour ensuite les expirer au noir, ce qui confère au film un rythme tout à fait singulier. Il y a aussi l'image légèrement déphasée, le jeu impeccable des comédiens, l'humour...

Stranger than Paradise, c'est un blues à la fois comique et pathétique, étrangement beau.

STRANGER THAN PARADISE

États-Unis, 1984

Ré: Juri Jarmush

Ph: Tom DiCillo

Mus: John Luri

Int: John Luri (Willie), Esther Balint (Eva), Richard Edson (Eddie), Cecilia Stark, Danny Rosen.

95 minutes, couleurs.